Publication de la  société slave de Paris.



# LA POLOGNE

## JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

*N. B.* Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques, adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

3e Année. — Numéro 30.

### Le congrès de la paix et les nationalités.

Les orateurs du congrès de la paix ont de nouveau quitté Francfort, comme ils avaient quitté Paris l'année dernière, en se comblant de félicitations mutuelles et en échangeant leurs magnifiques utopies. Fraternité universelle des hommes et des races, tribunal d'amour pour tout le genre humain, abolition des armées permanentes, non intervention des forts dans les affaires des faibles, tous ces grands mots, répétés avec emphase, ont fini par être emportés sur l'aile des vents dans les mille directions des fleuves et des chemins de fer, où se sont dispersés les membres du congrès.

Certainement les théories de ces messieurs sont d'un éblouissant éclat. Leur libéralisme laisse partout de brillants vestiges, et sème des germes qui semblent promettre de beaux fruits. Mais combien de détours ces philosophes, avides de bruit, ne prennent-ils pas pour arriver au but qu'ils rêvent! Ils se font courtisans des pouvoirs absolus, ils flattent les forts et les conquérants aux dépens des faibles et des vaincus. Ils parlent de paix éternelle, et ne disent pas un mot de la réorganisation de l'Europe, oubliant que la première condition de la paix est la restitution de leurs droits à tous ceux qui en ont été injustement spoliés. Ils imitent en cela fidèlement les professeurs doctrinaires du parlement britannique, qui, l'an dernier, étaient venus aussi siéger aux bords du Mein, dans la ville des congrès, et qui, eux aussi, au nom de la liberté et de la fraternité, ne rougirent pas de ratifier par un décret le dernier démembrement de la Pologne et l'incorporation de la Poznanie à la Prusse. De même aujourd'hui le congrès de la paix couvre d'un hypocrite silence le meurtre de nations paisibles, qui pourtant, comme le veulent les membres de ce congrès, n'eurent jamais d'armée permanente, qui n'attaquaient ni n'enviaient point leurs voisins, et qui, dans leurs rapports religieux et internationaux, pratiquaient la plus grande tolérance que l'histoire ait pu constater.

Il suffit aujourd'hui du mot de nationalité pour mettre en émoi tous nos publicistes cosmopolites; car ce n'est pas là un piédestal sur lequel ils puissent poser leur personnalité, et la faire accepter par les monarques. Etranges apôtres de la fraternité, qui, au milieu de leurs interminables harangues sur la paix, n'ont pas seulement trouvé une place pour y mettre en passant le nom de la Pologne! Et ils croient que, par amour pour leurs théories, les spoliés, les victimes consentiront à rester spoliés et à ne pas réclamer leurs droits les plus saints!

Ces doctrinaires de l'ère nouvelle commencent en réalité par où ils devraient finir. En effet, vengeance avant tout sur les spoliateurs et les bourreaux; et puis la paix pourra venir étaler devant nous toutes ses séductions. Mais qu'importent aux Polonais les chemins de fer, les arts de luxe, le comfort des riches et les plus doux fruits de la paix, quand ils se sentent comprimés dans leurs instincts les plus indestructibles, quand ils ne peuvent, pas même dans les affaires publiques, user de leur propre langue, pratiquer la religion et les mœurs de leurs pères, et faire donner à leurs enfants une éducation nationale! Que leur fait la paix générale, tant que les meilleurs d'entre eux sont réduits à vivre exilés, manquant du nécessaire en pays étranger, ou qu'il leur faut cacher au fond de leur cœur leurs plus nobles élans d'amour, comme on cache un remords!

« On conçoit, écrit le *Goniec polski,* que, dans une telle situation, les Polonais et tous les Slaves opprimés considèrent avec indifférence les mille charmes de la civilisation, de l'in-

dustrie et des chemins de fer, qu'ils s'enivrent dans leurs rêves de sènes de carnage, qu'ils voient en songe des figures de hulans, des faux et des baïonnettes luisantes au soleil, et qu'ils entendent dans leur âme, au lieu de douces mélodies, le tonnerre du canon, l'éclat des obus, le cliquetis des sabres, le sifflement des grenades et le dernier râle des blessés mourant pour leur patrie. »

Les publicistes du congrès de la paix, dira-t-on, prennent la Pologne pour un cadavre! Mais supposé que la Pologne fût vraiment morte à tout jamais, sa fille, la Slavie, n'est-elle pas pleine d'une vie qui bouillonne et qui déborde, et ne vengera-t-elle pas le meurtre de sa mère? Cette puissante héritière de la moitié de l'Europe, ce génie inspirateur de cent millions d'âmes simples et croyantes, poursuit absolument le même but que la Pologne. Qui veut avec sincérité la paix, doit donc, avant tout, réclamer la réorganisation de l'équilibre européen, d'après le principe de l'égalité des peuples comme des individus, et exiger comme condition première la réintégration des nationalités encore existantes dans tous leurs droits naturels.

Sans ces satisfactions préalables, tous les congrès imaginables pour la pacification du monde ne feront que jeter de nouveaux brandons de guerre civile et de guerre internationale par toute l'Europe, en encourageant les cabinets dans leurs plans de réaction. C'est pourquoi les Polonais et tous les Slaves voient d'un œil de pitié ces prêcheurs de paix européenne, pharisiens de la civilisation et de la philanthropie, qui, par leur lâcheté vis-à-vis du pouvoir, préparent mieux que les socialistes eux-mêmes la destruction de l'ordre actuel du monde; sophistes byzantins, qui se font de la tribune un autel, et qui voudraient élever cet autel de leur orgueil sur le corps des peuples immolés.

Ils n'y réussiront pas, et il arrivera de deux choses l'une: ou bien, au lieu de la paix, va venir le knout vengeur, qui transformera l'Europe en un enfer, en une immense cité des expiations, dans laquelle chaque monopole aura son châtiment, et chaque vice, comme aussi chaque vertu, sa torture; ou bien la Providence, par des voies inconnues, viendra au secours des opprimés contre leurs oppresseurs, et, à la suite d'une courte tempête, amènera la réorganisation générale des états sur la base du respect de chaque nationalité.

## Sens moral de la guerre du Schleswig-Holstein.

La guerre des duchés se poursuit avec obstination. Cette guerre entre les Allemands du Schleswig-Holstein et le Danemarck, offre des analogies trop grandes avec la lutte des Slaves contre les Allemands eux-mêmes, pour que nous n'en fassions pas ici l'objet d'un curieux rapprochement.

En effet, quelle est l'origine, quelles sont les causes motrices de cette guerre? Les Allemands, sujets du Danemarck, se plaignent qu'on travaille à les dénationaliser, à leur imposer de force l'élément scandinave, en leur donnant le *commando* militaire dans un idiôme qui n'est pas le leur, en n'admettant aux emplois que ceux d'entre eux qui ont tout à fait adopté la langue et les mœurs danoises. La presse germanique se récrie contre cette tyrannie du cabinet de Copenhague, absolument dans les mêmes termes auxquels la presse polonaise et slave a recours contre les cabinets de Berlin et de Vienne.

Les nationalités, écrit-on, sont de droit divin. En attaquant la nôtre, le Danemarck combat donc contre Dieu même.—Les journaux les plus cosmopolites d'outre-Rhin, s'expriment avec indignation à ce sujet. Pour eux, quand il s'agit des Slaves la nationalité n'est qu'une forme vide de sens, un dernier reste de barbarie que le soleil de la liberté et de la civilisation dissipera comme une fumée. Mais la nationalité devient au contraire une religion, supérieure à la liberté même, dès qu'il s'agit de l'état libre et constitutionel du Danemarck. Chacun comprend tout ce que renferme d'odieusement égoïste une pareille contradiction. Aussi la Providence punit-elle les Allemands dans le Holstein de ce qu'ils font souffrir en Poznanie, en Galicie et en Hongrie, aux Polonais et aux autres Slaves. Tant il est vrai que la loi du talion ne cédera qu'à la loi d'amour.

## La colonisation allemande du Danube.

ROLE QU'ESPÈRENT Y JOUER LES TCHEKHS.

NÉGOCIATIONS AVEC LES TROIS PRINCIPAUTÉS ET LA TURQUIE.

La croisade teutonique en Orient, ou ce que l'on appelle au-delà du Rhin le *Deutsche zug nach osten*, prend peu à peu de plus grandes proportions. Les *Schvabi* des deux Hesses et surtout de la Bavière émigrent par bandes en Hongrie pour y fonder des colonies, et y défricher les terres domaniales qui leur sont concédées.

L'Allemagne, en effet, ne pourra se frayer un large chemin vers l'Orient qu'après avoir achevé de germaniser la Hongrie. Aussi travaille-t-elle sans relâche à cette grande œuvre. Un des derniers transports de colons, a surtout excité la mauvaise humeur des Slaves danubiens. Il se composait de Tyroliens vigoureux, dont le nombre n'était pas de moins de deux mille, et qui se rendaient comme mineurs aux mines de fer d'Oranhovits. La *Süd-Slawische Zeitung* constata alors la conduite de ces hommes qui se posent en missionnaires de la civilisation au milieu de la barbarie slave, qui se donnent comme des modèles dans l'art divin de maîtriser tous les appétits brutaux de la nature, et qui n'apportent au contraire à ces tribus simples et pures que des exemples d'ivrognerie et de dépravation de tout genre.

On conçoit que les Slaves de Hongrie ne puissent voir sans colère l'installation de ces colonies allemandes dans des provinces qu'ils regardent avec raison comme leur héritage. Mais ce que l'on conçoit moins, c'est que d'autres Slaves, intéressés tout autant, et plus peut-être que les Iugo-Slaves, à combattre le germanisme, s'associent pourtant, sous ce rapport, au Teuton. Comment la race à moitié germanisée des Tchekhs ose-t-elle se moquer de la teutophobie des Iugo-Slaves? La Bohême n'a vraiment pas lieu d'être fière. Voyez cependant ses journaux: loin de protester contre le fameux *Deutsche zug nach osten*, ils s'associent de plein cœur aux

Allemands, pour partager avec eux, nouveaux Argonautes, la moderne toison d'or.

Après avoir admiré l'état florissant des colonies allemandes, le *Constitutionelles blatt aus Bœhmen* ajoute : « Il y a aussi dans le banat des colonies bohêmes, qui ne le cèdent point en industrie à celles des Allemands. La Bohême possède certes une population assez compacte pour pouvoir, elle aussi, fournir à la colonisation des immenses *puszty* hongrois un contingent considérable. Pendant que le Teuton développe une si rare aptitude pour l'agriculture, le Tchekh en montre autant pour le commerce. Quels prodiges d'industrie ne ferait-il pas sortir du sol hongrois. Qu'on pense à ce que produiraient nos milliers de prolétaires silésiens transportés avec leurs filatures et leurs métiers à tisser dans les fécondes plaines de la Batchka. En y employant sur place le chanvre brut, qu'on exporte de là chaque année par millions de livres à l'étranger, ne doubleraient-ils pas ainsi la valeur de ces contrées? »

Ces raisonnements n'ont pas même l'excuse d'une apparence spécieuse : car les Slovaks de la Hongrie sont tout aussi industrieux que les Bohêmes; et de plus ils sont indigènes en Hongrie. Or l'antique sagesse dit : *Jus primo occupanti*. Qu'ont donc besoin les plaines du Danube, la florissante Batchka et la voïevodie serbe de colonies teuto-bohêmes? Il est triste de voir les Slaves se présenter comme auxiliaires aux Allemands, pour les aider à dénationaliser d'autres Slaves. Ignorent-ils que ce sont autant de charbons brûlants qu'ils entassent sur leurs têtes?

La colonisation des rives du Danube par les Allemands est d'ailleurs très-problématique. Le traité qui avait été conclu pour dix ans avec la Russie, et qui, signé en 1840, va finir avec le mois de septembre 1850, n'a produit aucun des résultats attendus. Le canal de Sulina, pour le nettoyage duquel l'Autriche acquitte des péages onéreux envers la croisière russe, se trouve plus ensablé même qu'il y a dix ans. Le flux marin menace d'encombrer ce détroit, la seule des bouches du Danube qui soit encore navigable. Maintenant, grâce à l'éternelle alliée des Russes, à la mer Noire, l'Autriche ne peut plus faire entrer ni sortir du Danube ses bâtiments de haut-bord, sans en transvaser les marchandises dans des bateaux russes, bâtis exprès et en station à Sulina. Il s'ensuit que la Hongrie, que l'Autriche tout entière demeure sans aucun débouché fluvial, à moins de prendre pour cela les fleuves russes.

Dans cette situation, il est naturel que l'Autriche commence à s'inquiéter sérieusement de l'avenir de ses provinces orientales, et qu'elle surexcite toutes les fibres sensibles qui attirent vers l'Orient l'ambition germanique. L'Autriche fait plus : elle s'efforce d'entraîner dans sa querelle les trois principautés danubiennes de Serbie, de Moldavie et de Valachie, qui, dépouillées elles aussi du débouché du Danube, le seul qu'elles possèdent, n'auraient plus aucune issue de commerce extérieur qu'à travers la Russie, de sorte que leur seul intérêt de prospérité matérielle les forcerait bientôt à accepter humblement, comme une grâce, leur incorporation au grand empire. C'est avec ces raisons que le cabinet de Vienne tâche de gagner les petits états du bas Danube, pour conclure avec chacun d'eux des traités de commerce directs, qui, ratifiés par la Porte, équivaudraient à une sorte d'union douanière. A côté de ces traités particuliers et séparés, on travaille aussi à conclure, avec la Turquie entière, un nouveau traité général de commerce et de navigation, destiné à remplacer le traité qui expire avec la Russie. Le plus beau fruit de ces négociations serait de décider le divan à faire commencer le fameux canal d'écoulement du Danube, de Rassovo à Kustendje, par le territoire turc, laissant ainsi pour toujours Sulina à la Russie. Mais quand même tous ces traités seraient heureusement menés à fin, qu'il y a loin de là à la colonisation allemande des bords du Danube !

Comme on voit, l'Allemagne n'est encore rien moins que maîtresse du fleuve, qu'elle appelle orgueilleusement son artère vitale : la croisade civilisatrice qu'elle prétend porter sur ces bords pourrait bien tourner à la honte des croisés; et partant de Sulina pour remonter le fleuve sacré des Slaves, les Russes vengeurs sauront peut-être, dans un avenir prochain, faire rétrograder jusqu'en Bavière le *Deutsche zug nach Osten*.

---

### Les émigrés polonais et leurs souffrances.

Les souffrances et le dénuement horrible de l'émigration polonaise dans toute l'Europe sont vraiment un spectacle qui brise le cœur. En Angleterre, où ils ont pourtant de si nombreux amis, le manque absolu de subsides leur rend le séjour presque impossible. Excepté trois ou quatre chefs de la société démocratique, qui ont par eux-mêmes des moyens de subsistance, ceux des Polonais, que leur mauvaise étoile jete dans cet île de l'opulence, n'ont absolument de choix qu'entre la lente agonie de la faim, ou un prompt embarquement pour l'Amérique.

Les réfugiés en France ne sont guère plus heureux. Quelques membres seuls de la vieille émigration touchent encore leurs anciens subsides. Quant à ce qu'on appelle la jeune émigration, elle a épuisé ses dernières ressources. Son comité et ses ménages de la rue St-Jacques, à Paris, se sont dissouts, faute de fonds. L'admirable résignation de ces victimes ne peut se comparer qu'à la prodigieuse indifférence des agents de l'ordre public à leur égard. La princesse Gedroïc, la seule polonaise qui, par ses anciens rapports avec la cour impériale de Napoléon, conserve encore à l'Elysée une influence bien méritée, se voit avec douleur dans l'impuissance de servir ses frères exilés. Tous les amis de ces nobles proscrits, dans les regions officielles, sont réduits à garder le silence. Car, plus on sollicite en leur faveur le pouvoir, plus celui-ci s'autorise de ces prières pour présenter comme urgente, à Pétersbourg, la nécessité d'une amnistie générale, et pour éloigner de Paris et de France le plus grand nombre possible de ces infortunés, leur offrant pour tout secours le passage gratuit, soit par les chemins de fer, jusqu'à Varsovie, soit par les navires de l'Etat, jusqu'en Amérique.

On conçoit que, pour se consoler, ces malheureux se jetent

dans les rêveries mystiques. Aussi, le Tovianisme, qui était disparu, renaît-il de ses cendres. Un prêtre même de l'ordre dit *de la Résurrection*, vient d'entrer récemment dans cette secte.

La partie de l'émigration passée en Grèce ne se trouve pas dans un état meilleur. Elle est forcée, pour vivre, de travailler à la construction des routes. N'ayant point de demeures, dormant la nuit en plein champ, ou dans des barraques mal closes, ils voient avec effroi approcher la mauvaise saison, où le ciel ne leur présentera plus qu'un toit refroidi et la terre qu'une couche humide.

Ce sont, en définitive, les réfugiés de Turquie, dont le sort est le moins à plaindre. Ceux-là, du moins, trouvent un placement facile dans les diverses branches de l'administration et dans l'armée. Si leur solde est partout excessivement modique, du moins vivent-ils dans des contrées bénies de la nature, où il y a abondance de vivres de toutes sortes. Aussi ceux qui, dans leur recherche du mieux, commettent la folie de songer à quitter l'Orient, ne tardent pas à voir empirer leur sort. Plutôt que d'abandonner la Turquie, mieux vaudrait pour eux s'y faire naturaliser tout à fait, dans le cas où les tracasseries diplomatiques de la Russie et de l'Autriche forceraient la Porte de mettre un terme à son exercice des devoirs de l'hospitalité.

## La réforme judiciaire en Autriche.

L'Autriche vient d'introduire une réforme immense dans sa législation. Elle a créé l'unité de code et de procédure civile et criminelle pour toutes ses provinces, auparavant séparées entr'elles par autant de codes à part qu'il y avait de nationalités.

Ce pas en apparence décisif vers l'unité de l'empire, n'a pourtant au fond rien de politique. Pareil au Code Napoléon, qui s'adaptait aisément aux nationalités les plus diverses, sans en absorber aucune dans la nationalité française, le nouveau code autrichien est de nature à s'appliquer aussi bien aux Slaves qu'aux Allemands, aux Italiens qu'aux Maghyars. Traduit dans les principales langues de l'empire, dont chacune a son barreau et son corps de magistrature à part, ce code unique ne pourra servir que très indirectement les projets de centralisation allemande du cabinet. Les institutions fédéralistes ont désormais poussé en Autriche de trop fortes racines, pour pouvoir y être attaquées sérieusement.

Le seul article qui, dans la réorganisation des tribunaux autrichiens, menace jusqu'à un certain point le principe tant et si vainement attaqué de la *Gleichberechtigung*, c'est l'installation, à Vienne, d'une cour suprême de cassation, à laquelle on peut interjeter appel contre les arrêts des autres tribunaux de l'empire. Mais, un tel appel, toujours extrêmement dispendieux, ne sera jamais populaire, et n'influera jamais d'une manière notable sur l'esprit public des nations incorporées. Pendant que le ministre des finances fait inscrire sur toutes les monnaies autrichiennes leur valeur dans tous les dialectes, et avec les alphabets divers des peuples slaves, que l'illyrisme est en plein triomphe à Agram, que dans toute la Iugo-Slavie aucune fonction ne peut plus être confiée qu'à des hommes possédant la langue du pays, ce ne sont pas les tendances et les nominations provisoirement un peu trop teutoniques du ministère de la justice, qui pourront faire dévier l'esprit des masses.

## NOUVELLES.

### RUSSIE, POLOGNE, TURQUIE.

Les deux comités de secours pour les incendiés de Cracovie sont maintenant en lutte ouverte. La commission gouvernementale autrichienne qui a su s'emparer de la plus grande partie des souscriptions, les dilapide en distributions d'aumônes aux prolétaires et aux pauvres, feignant d'oublier que la plupart de ces dons ont été envoyés pour la reconstruction de la ville, et pour donner par là aux pauvres du travail au lieu d'une insultante aumône. L'Autriche espère atteindre ainsi un double but : d'abord empêcher que Cracovie se relève de ses cendres, ensuite s'attacher les prolétaires, dont elle se pose habilement comme la protectrice vis-à-vis de la bourgeoisie égoïste. Devant une telle perfidie le comité national de secours pour Cracovie se sent paralysé. Les souscriptions se ralentissent : dans le *royaume* elles ont presque cessé, par suite de cette circonstance que les offrandes ne peuvent être envoyées directement au comité national, mais qu'elles passent par la voie du consulat autrichien de Varsovie à la commission gouvernementale de Cracovie. Il s'ensuit que le chiffre des sommes envoyées par cette voie, s'est arrêtée au-dessous de 300,000 florins. En joignant à ce chiffre celui des souscriptions parvenues jusqu'à ce jour au comité national, on atteint la somme totale de 600,000 florins de Pologne.

— Le *Kuryer Warszawski* décrit longuement la superbe exposition de fleurs et de fruits du royaume de Pologne, dans les salles de l'ancien palais Ordynacki, transformées pour une semaine en un véritable jardin d'Armide, et qui témoignent avec éclat des progrès de l'agriculture et de l'industrie polonaises.

— L'émigration maghyare de Kutahia s'est divisée en deux partis très animés l'un contre l'autre; l'un qui rêve toujours l'empire unitaire maghyar, l'autre qui ne veut plus qu'une république fédérative. Kossuth, dégoûté de toutes ces agitations, vit, dit-on, de plus en plus solitaire.

— Le roi de Grèce s'est décidé, pour des motifs inconnus, à faire un voyage à Munic. Il laisse en partant, à son peuple comme gage de paix, le concordat qui vient d'être conclu avec le patriarche grec de Constantinople, et par lequel l'indépendance du Saint-Synode hellénique est solennellement reconnue à l'égal de celle du Synode de Petersbourg.

### AUTRICHE.

Les Slaves continuent d'être en faveur à la cour de Vienne. Les Serbes même qu'on s'était efforcé de noircir comme des révolutionnaires, se relèvent peu à peu dans l'esprit des ministres. Le gouverneur de leur *Voïevodie*, Meyerhofer, commence à recueillir le fruit de ses longues intrigues. Les soupçons qu'il avait semés contre ce peuple, retombent sur lui-même : il a déjà éprouvé une disgrâce anticipée par la mise à la retraite de son beau père, le colonel Puffer, commandant du cordon de Petervaradin.

— Les travaux d'agrandissement du port de Fiume prennent d'énormes proportions, et feront de cette ville une place de premier ordre, dès qu'elle sera réunie à Agram et à Karlstadt par le chemin de fer qui s'achève. Alors la riche Bosnie et le littoral croate ne seront plus séparés que par quelques heures de distance.

— Comme preuve de la confusion morale où se trouvent les diverses nations de l'empire, le *Goniec polski* cite ce fait que dans un gymnase hongrois, trois fils d'un même père, priés de désigner leur nationalité, se sont fait inscrire, l'un comme slovak, l'autre comme maghyar, le troisième comme allemand. Voilà les fruits de la conquête.

Les nouvelles lois françaises sur la presse nous imposant l'obligation de nous renfermer dans un cercle plus rigoureusement littéraire que par le passé, nos lecteurs sont prévenus qu'à l'avenir ils ne trouveront plus dans nos colonnes qu'une appréciation purement philosophique des tendances slaves, de la critique bibliographique, et la constatation simplement historique des événements du slavisme.

CYPRIEN ROBERT.

Montmartre: — Imp. PILLOY frère et comp., boulevard Pigale, 48.